

À GALILÉE

(Physicien et astronome italien du xvii^e siècle)

Le monde change, mais la politique ne change guère

Les visages, les idées, les pratiques, les partis sont bien souvent les mêmes, comme frappés d'immobilité. La crise du politique s'est installée, une crise d'espoir autant que d'idées, une crise d'institutions autant que de pratiques politiques; une crise paradoxale, comme une « étrange défaite » qui se résume en un constat: jamais la démocratie n'a été aussi solidement installée, mais jamais elle n'a été autant menacée par le vide, l'impuissance ou l'abus de pouvoir.

La question qui obsède les citoyens est la suivante: à quoi sert-il encore de voter et de faire de la politique si les représentants du peuple n'ont plus le pouvoir – ce pouvoir transféré aux marchés, capté par les médias, déplacé sur des scènes transnationales, ou soumis à la caution des « experts » érigés en oracles modernes?

Élection après élection, de plus en plus de citoyens se convainquent que ce n'est pas la politique qui changera leur vie, car elle n'a plus de prise sur le monde. Sur les marchés, dans les rues, dans leurs permanences, tous les élus entendent sans cesse que « tout cela ne sert à rien », si ce n'est à gérer l'effondrement de nos vieux temples.

Assis devant leurs télévisions, les citoyens regardent les élections que l'on organise à leur place et pour lesquelles des « spécialistes » leur annoncent les résultats avant même de voter, à coups de sondages. Et quand ce ne sont pas les sondeurs qui choisissent, alors ce sont les experts – dont la neutralité autoproclamée est tromperie – qui distribuent les bons et les mauvais points. Cour des comptes, ONG, agences de notation, spécialistes en tous genres, société civile qui s'arroge



n'importe quel porte-parolat, panels composés de manières obscures, technocrates lointains... Ce ne sont pas des mauvaises personnes, forcément surnoisées et manipulatrices, mais leur légitimité doit être questionnée. Au cours du xx^e siècle, de grandes figures dominèrent la république: les curés et les instituteurs furent les autorités du début du siècle; les soldats (de Pétain à de Gaulle) prirent le relais dans les années 1940. La IV^e République fut celle des avocats. Quant aux Trente Glorieuses, elles permirent l'ascension des capitaines d'industrie qui relancèrent l'économie, des hauts fonctionnaires qui bâtirent l'État providence et des dirigeants politiques qui assurèrent la continuité de la république. Peu à peu, ces figures se sont éteintes, laissant le champ libre à d'autres, financiers, experts et technocrates – désormais à la tête des gouvernements grec et italien – grands prêtres de la bonne gouvernance, bien trop compliquée pour des peuples forcément immatures et irresponsables, et des politiques forcément partisans ou inconséquents.

Perclus de vieilles certitudes, le politique s'est lié les mains, se persuadant lui-même qu'il ne pouvait rien, qu'il n'y avait qu'un seul chemin à suivre, que les citoyens pouvaient rester chez eux, attendre silencieusement puisque «*there is no alternative*», et se contenter de rembourser les dettes. À chacun son plan: des plans de sauvetage pour les banques, des plans de licenciements pour les salariés, des plans d'austérité pour les populations.

Force de mutation des consciences

L'heure est venue d'affronter ce système devenu fou, de briser la mécanique du découragement, de remettre en cause pour tout réinventer, moyens comme méthodes.

Beaucoup de gens veulent reprendre leur pouvoir perdu. Il faut les rassembler, les unir, construire un chemin. Partout, nous avons besoin d'être les hussards du changement, la force de mutation des consciences.

Un autre cycle politique va s'ouvrir, commencé par la marge, par ce que beaucoup croient encore impossible et qui sera bientôt l'évidence même: trouver un nouveau sens aux frontières, relocaliser la production, relancer l'industrie, reprendre le contrôle sur le système financier, changer de République, réorienter l'Europe, transformer le travail, adopter un autre modèle de développement économique et écologique, susciter la troisième révolution industrielle... Toute innovation vient de la marge, elle est par définition hérétique, elle est toujours regardée avec suspicion et mépris, ensevelie d'abord sous des tombereaux de reproches, puis apprivoisée et portée avec zèle par les nouveaux convertis.

Le grand savant Galilée dut « admettre », durant son procès devant l'Inquisition, en juin 1633, que la Terre ne tournait pas !

« Et pourtant, elle tourne », aurait-il déclaré, selon sa légende, à la sortie du tribunal.

« Et pourtant, elle tourne », alors tournons la page.

Le nouveau cycle marquera la fin de l'impuissance – on nous a trop dit que l'État et le politique n'y pouvaient rien. « Et pourtant, ils peuvent. » Il proclamera la fin de la naïveté – on nous a trop dit que la mondialisation ferait le bonheur de tous. « Et pourtant, elle broie. » Il mettra fin au fatalisme – on nous a trop dit que le monde allait ainsi et que nous n'avions d'autre choix que de subir et de nous adapter. « Et pourtant, on peut le changer. » Il sonnera le glas du cynisme – on a trop entendu des dirigeants politiques et économiques se servir au maximum sur le présent et laisser à leurs successeurs l'ardoise et le déluge. « Et pourtant, on peut l'empêcher. »

Photographie de Limot, 2002.
Femmes célèbres affichées sur la façade du Panthéon,
à Paris, pour célébrer la Journée de la femme.



La politique face au futur

La politique doit s'astreindre à penser le monde et l'ensemble de ses mouvements, avoir la force de se hisser au-dessus de l'ordre présent pour entrevoir l'ordre futur. Or, force est de constater que la politique a déserté bien des endroits, se recroquevillant sur ses ritournelles habituelles, son pré carré, ses petits enjeux, ses thèmes récurrents, ses potentats locaux et quelques coups de communication. Sont-ce là les grands choix à faire pour notre monde qui s'écroule ou simplement du prêt-à-penser et à répéter dans une vie politique sèche comme du bois mort et faite par le petit bout de la lorgnette ?

Alors il nous faut élargir le champ, pousser les murs, se mettre en face des vrais sujets, penser pour agir plus juste, au plus près de la nouveauté qui ne demande qu'à croître, au plus loin des vieilles solutions élimées par le temps.

Quand notre société se pense sous le signe de l'accélération, le rapport au temps politique s'en trouve bouleversé. On le voit tous les jours: les responsables politiques sont précipités dans une course à l'actualité qui les empêche de développer une vision de long terme.

Quand des communautés d'internautes s'échangent gratuitement des fichiers ou construisent en commun des plates-formes libres, alors le politique voit surgir, à côté de l'État et du marché – formes classiques par excellence – d'autres lieux qu'il doit penser.

Quand l'Internet ouvre un nouvel espace public, alors les conditions de la démocratie ne peuvent plus être les mêmes.

Quand les ONG paraissent plus à même que les politiques d'agir mondialement contre le changement climatique, la famine et pour la démocratisation, alors la politique doit inventer de nouvelles solutions.

Quand les industries culturelles diffusent massivement des modèles de consommation et de comportement, alors vacille tout l'effort de socialisation que fait la communauté politique, *via* l'école, le vote, autrefois le service militaire.

Quand l'information change de nature, *via* les réseaux sociaux, le direct, le temps réel à la télévision, la multiplication des canaux, alors la décision politique ne peut plus se prendre de la même façon.

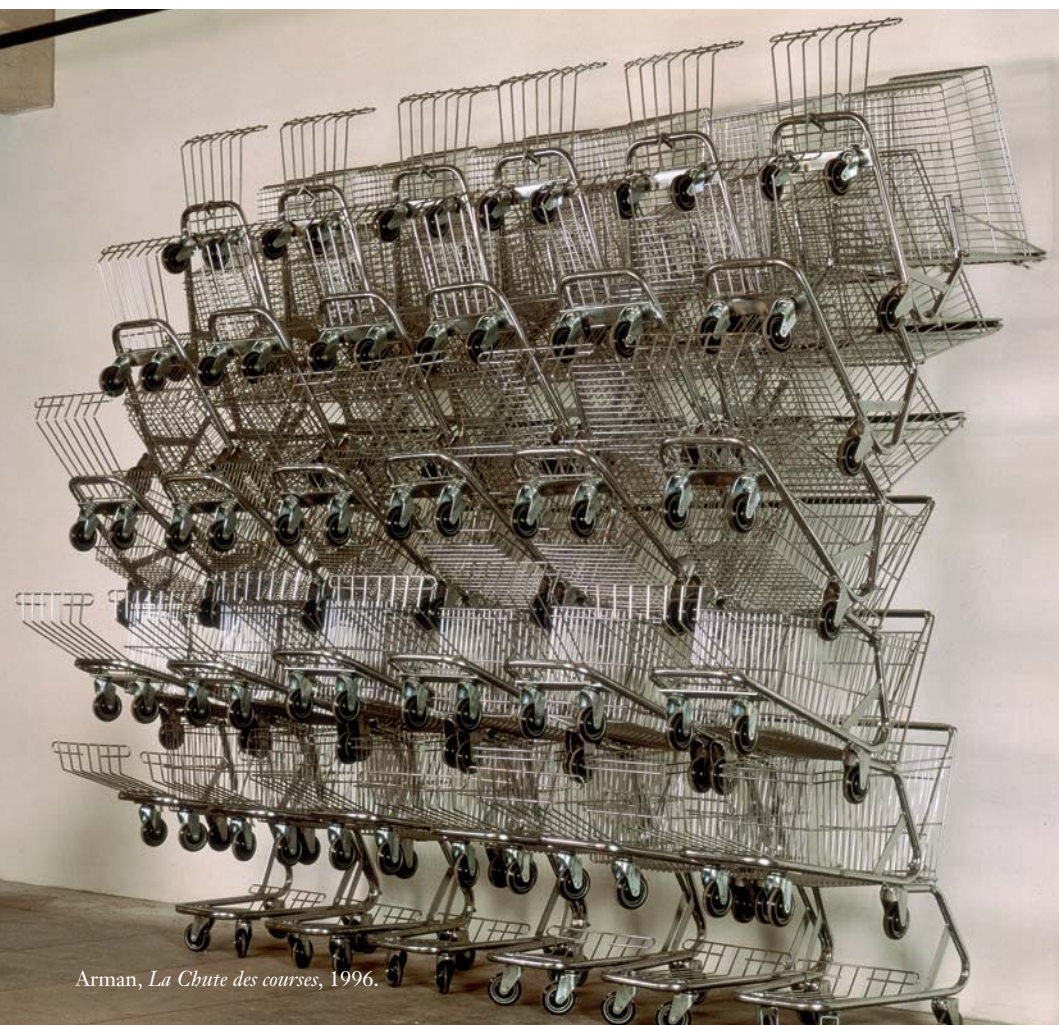
Quand le pouvoir d'achat est contraint mais que la surconsommation est attestée, alors on doit s'interroger sur notre modèle de développement.

Quand les sociétés se mélangent et les parcours se mélangent, quand le dedans et le dehors se confondent, alors il faut aller vers une nouvelle forme de vivre ensemble.

Quand la pauvreté frappe à la porte des classes moyennes, ne faut-il pas repenser toute la protection sociale?

Quand on proclame la civilisation de la connaissance et qu'on laisse choir la recherche, n'y a-t-il pas un dangereux péril?

Quand l'ascenseur social est bloqué et que personne ne vient pour le réparer, notre société ne s'appuie-t-elle pas un revolver sur la tempe?



Quand le travail et le savoir-faire sont écrasés par la finance et la rente, n'est-ce pas le signe que l'on fonce à vive allure dans le mur ?

Quand la nature devient high-tech à travers les *greentech* ; quand la technologie s'invite partout ; quand tous les réseaux se connectent dans un nuage toujours disponible, n'est-ce pas l'ensemble de nos vies qui change ?

Quand la coopération conteste la concurrence ; quand on peut échanger sa maison gratuitement ou prêter son canapé aux touristes du monde entier... Coopératif, gratuit, commun sont les nouvelles formes en vogue dans la société. Le politique ferait bien de les penser.

Quand on n'est pas loin d'inventer des bâtiments qui échangent de l'énergie de pair à pair, c'est à la fois le centralisme et le modèle de développement qui sont mis sur la sellette.

Quand douze des vingt applications les plus utilisées de nos smartphones permettent de nous localiser en permanence et d'organiser le ciblage publicitaire, alors la question de la liberté se pose.

Quand la jeunesse, « génération galère », se désespère de son horizon bouché par les éléphants et les mandarins, ne faut-il pas faire sauter le bouchon de la société ?

Quand on se mobilise sur les réseaux sociaux et que l'on fait du *guerrilla gardening* (c'est-à-dire des opérations coup de poing pour verdir les villes, comme des lancers de graines, en se présentant comme des « terreuristes ») ; quand le Parti pirate fait 10% aux élections municipales de Berlin, alors on doit s'interroger sur la forme parti, la nature des mobilisations et le magistère du politique.

Quand l'Europe, enfin, cherche un moyen de sortir de sa propre crise qui dure depuis 20 ans, le moment n'est-il pas venu de donner un « coup d'épaule à l'histoire » et de rendre l'Europe enfin utile et douce pour les peuples ?

Commencements et fourmillements

Partout, il y a des commencements d'autres choses, modestes, silencieux, marginaux, dispersés. Partout, cela change la politique, ses objets, ses pratiques et nos imaginaires. « Ce bouillonnement créatif est là, dans une multitude d'initiatives locales, dans le sens de la régénération économique, ou sociale, ou politique, ou cognitive, ou éducationnelle, ou éthique, ou de la réforme de vie. Ces initiatives ne se connaissent pas les unes les autres, nulle administration ne les dénombre, nul parti n'en prend connaissance. Mais elles sont le vivier du futur. Il s'agit de les reconnaître, de les recenser, de les collationner, de les répertorier, et de les conjuguer en une pluralité de chemins réformateurs » (Edgar Morin).

Plus que jamais, la vieille politique vole en éclats et il serait temps de nous en rendre compte, pour pouvoir enfin faire autrement, remettre la politique en situation de changer la donne, de réenchanter la démocratie, et de nous rendre collectivement le pouvoir sur nos vies.



Michel Herreria, *Seul ensemble*, 2010-2011.